



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
SÉANCE SPÉCIALE

ERNEST COLE, PHOTOGRAPHE

UN FILM DE
RAOUL PECK

LE 25 DÉCEMBRE AU CINÉMA



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
SÉANCE SPECIALE

ERNEST COLE, PHOTOGRAPHE

UN FILM DE
RAOUL PECK

Ernest Cole, photographe sud-africain, a été le premier à exposer au monde entier les horreurs de l'apartheid. Son livre *House of Bondage*, publié en 1967 alors qu'il n'avait que 27 ans, l'a conduit à s'exiler à New York et en Europe pour le reste de sa vie, sans jamais retrouver ses repères. Raoul Peck raconte ses errances, ses tourments d'artiste et sa colère au quotidien, face au silence ou la complicité du monde occidental devant les horreurs du régime de l'Apartheid. Il raconte aussi comment, en 2017, 60 000 négatifs de son travail sont découverts dans le coffre d'une banque suédoise...

1H44 / USA, France / Documentaire

DISTRIBUTION

CONDOR DISTRIBUTION
61, rue de l'Arcade
75008 Paris
01 55 94 91 70
marketing@condor-films.fr
www.condor-films.fr

RELATIONS PRESSE

Matthieu REY
06 71 42 95 30
matthieurey@intheoop.press
Cedric LANDEMAINE
06 62 64 70 07
cedriclandemaine@intheoop.press

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR : <https://www.condor-films.fr/film/ernest-cole-photographe/>

LE 25 DÉCEMBRE AU CINÉMA



ENTRETIEN AVEC **RAOUL PECK**, RÉALISATEUR

D'où est venue l'idée de réaliser un film sur Ernest Cole, figure essentielle et pourtant enpartie oubliée de l'histoire de l'Afrique du Sud ?

Les ayants-droits d'Ernest Cole - et notamment son neveu Leslie Matlaine - m'ont contacté il y a cinq ans environ, juste à la sortie de « I Am Not Your Negro » (2016). Je n'avais pas en tête le nom d'Ernest Cole, mais je me souvenais très bien de son livre de photos - « House of Bondage » ou « La Maison des servitudes » (1967) - en Afrique du Sud sous l'apartheid. Certaines de ces photos sont iconiques et tous ceux qui se sont intéressés à l'Afrique du Sud ou ont pris part à la lutte anti-apartheid les connaissent. Dans un premier temps, j'ai souhaité aider la famille à préserver les archives qui devaient être numérisées. Puis, deux ans après, j'ai pris conscience qu'il fallait aussi faire ce film. A cela vient s'ajouter le fait qu'en 2017, près de 60 000 négatifs et photos sont découverts dans trois grandes malles métalliques dans les coffres d'une banque suédoise.

Là l'histoire tourne carrément au thriller avec la découverte d'un trésor dont on ignorait tous l'existence, y compris la famille.

Vous avez fait le choix de faire parler Ernest Cole à la première personne, en voix off.

Pourquoi ?

Quand on souhaite raconter l'histoire d'artistes noirs qui ont été peu visibles de leur vivant, c'est souvent le point de vue des chroniqueurs occidentaux qui s'exprime. En général, ils sont bienveillants mais avec une note de paternalisme ou une interprétation liée à leur propre vision eurocentrique du personnage, du pays, de l'état du monde...

Ça a toujours été un problème pour moi, et ce depuis mon premier film « Lumumba, la mort d'un prophète » (1990). Je fais des films pour recréer justement une mémoire, développer une narration différente de l'histoire officielle et académique et aussi déconstruire ce regard « extérieur ». En réaction à cela, mon approche est de varier les sources, rencontrer les familles, les amis proches, bref, m'appuyer sur le récit oral lorsqu'il énonce des « faits » et non des anecdotes. Comme j'avais en effet décidé qu'Ernest raconterait sa propre histoire, il me fallait des faits et événements fiables, directs pour trouver le véritable Ernest Cole.



Une façon pour Ernest Cole, parlant à la première personne, de maîtriser le récit de sa vie de manière magistrale et incontestable, sans intermédiaire. J'ai épluché tout ce qu'il a écrit lui-même, ses notes de photographe, ses impressions d'artiste... Il n'y a pas de journal à proprement parler mais des courriers, des échanges autour de « La Maison des servitudes ».

On y sent une force, une vision politique saisissante pour un jeune homme de 26 ou 27 ans.

Quels témoins de sa vie avez-vous rencontré ?

Ce qu'on a fait avec mon équipe c'est de rechercher tous ceux qui l'ont rencontré en Afrique du Sud, en Suède, en Angleterre, aux Etats-Unis... Et on les a tous longuement interviewés pour tirer d'eux leurs ressentis, leurs souvenirs, leur vision. J'ai accumulé des moments-clefs, des réflexions, des états d'âme. Par exemple, quand la voix off dit : « j'ai plusieurs fois pensé au suicide ». C'est venu d'une ancienne amie Américaine qu'il avait connue jeune à Magnum avec qui il a repris contact et dont il est redevenu proche les six derniers mois de sa vie. Elle vivait sur la côte Ouest, lui était à New York. Ils avaient de longues conversations téléphoniques où il lui disait qu'il pensait souvent à la mort.

Ernest était en colère, il avait l'impression de ne pas avoir pu accomplir sa vision artistique. C'était bouleversant d'entendre tout cela. J'ai aussi retrouvé ces deux soeurs suédoises avec qui il a passé du temps à Stockholm et où ils se sont photographiés mutuellement. Des photos émouvantes où on sent une nostalgie bohème, ces après-midis où on ne sait pas quoi faire. On a mis longtemps à retrouver ces jeunes filles... Entre-temps, elles avaient eu 85 ans ! Elles répétaient souvent « qu'elles ne se rappellent plus tellement ». Je l'ai intégré dans le film. Le temps a passé, Ernest aurait cet âge-là aujourd'hui s'il avait survécu.

C'est vous qui dites cette voix off dans la version française... Sentez-vous un lien particulier, une forme d'identification avec Ernest Cole ?

On partage certainement des choses. Dire le texte m'a paru naturel, en le mêlant à la musique des grands artistes sud-africains de l'époque, comme un montage symphonique. J'ai connu cette époque, ces événements, j'étais engagé politiquement dès 1974. A Berlin où je vivais alors et étudiais, je fréquentais des membres de l'ANC entre autres groupes politiques. Quand le militant anti-apartheid Steve Biko a été assassiné en 1977, on est descendus dans la rue... Je comprends aussi Ernest Cole en tant qu'artiste. Mon père photographiait beaucoup. Dans toute ma filmographie, j'ai utilisé des photos, j'ai épluché les archives de multiples pays à une époque où on pouvait vraiment avoir accès aux photos, aux planches de contact et aux films eux-mêmes, dans des caves, des dépôts, enlever la poussière... Depuis « Lumumba la mort d'un prophète » en 1990, j'ai vécu cette époque. C'était avant la numérisation et la privatisation des archives aux mains de quelques grandes maisons.

Ceux qui ont rapporté le récit de la vie d'Ernest Cole et sa lente « déchéance » ont souvent parlé de dépression, de paranoïa, de drogue, de folie. Comme si son histoire ne méritait que de s'inscrire dans une explication pathologique. Cela ne m'a pas pris de temps pour comprendre que son problème, c'était l'exil. Je suis passé par là, j'ai passé toute ma jeunesse loin d'Haïti. On oublie que la présence de votre pays dans votre tête est quotidienne. Vous êtes constamment renvoyé aux drames qui se passent chez vous, et vous ne pouvez pas y retourner. Pour lui qui était obligé de rester à l'étranger, l'apartheid était toujours omniprésent... Ça le minait.



Dans votre film, vous procédez à plusieurs analyses de photos. Parlez-nous de celle que vous appelez « Rashomôn » en référence au film d'Akira Kurosawa...

Oui parce que ce film multiplie les points de vue sur un seul événement. Et dans cette photo prise en Afrique du Sud, il y a de la même façon plusieurs points de vue. Un policier, un jeune homme Noir, un passant, plusieurs femmes... Chacun de leurs regards dit quelque chose de différent voire d'opposé. Être photographe, c'est raconter toute une histoire avec très peu d'éléments. Quand le regard se plante dans l'objectif, quelque chose de l'humanité passe. Cette question traversait

Ernest Cole. Je le vois dans ses photos, dans les planches de contact. Il se déplaçait pour obtenir ce moment du regard-caméra. Dans toutes ses photos, il y a un personnage qui nous regarde et qui est souvent au centre. J'adore aller chercher le récit dans la photo. Qui est observateur ? Qui est acteur ? Qui est victime ?

Avoir fait de la fiction m'aide beaucoup aussi à entrer dans la peau des personnages.

Dans les photos prises aux Etats-Unis, les photos de couples vous ont-elles paru particulièrement importantes à mettre en avant ?

J'ai d'abord commencé à organiser les photos par groupes pour trouver les points forts du récit. L'une des constantes était les couples, et les couples mixtes en particulier. Je me suis dit : il faut en faire une séquence. Ça renforce aussi l'idée d'un homme seul à New-York. Personne ne sait quelle était sa vie affective. Il était très discret. On sent un manque d'amour, de chaleur humaine.

Pour chaque photo captée, quel travail en amont ! Combien d'heures d'attente, de repérage... On le sent errer encore et encore dans certains quartiers de cette grande ville de toutes les libertés.

Une phrase forte de la voix off se détache : « Comment garder son humanité face à tout ça ? ce n'est pas une question, c'est un constat ». Vous la reprenez à votre compte ?

Oui, bien sûr. Ernest sort de l'apartheid, une vraie prison à ciel ouvert régulée de façon drastique par l'État. C'est une expérience qui nie l'humanité de chacun. Ensuite, il arrive à New York. Il pense qu'il va exploser en tant qu'artiste. Or on

lui demande surtout de photographier des Noirs, dans la misère. Lui rêve d'être Cartier-Bresson. Un photographe, c'est un photographe, pas « un photographe noir ». Dans les papiers d'Ernest, on a retrouvé beaucoup de magazines de mode, de publicités. Ça l'intéressait. Mais comme on veut qu'il photographie des Noirs, on l'envoie dans

le Sud des Etats-Unis. Là où un mauvais geste, un mauvais regard peut conduire au lynchage. C'est terrible. Il est doublement étranger, et noir ! James Baldwin avait vécu ça lui aussi, quand il était allé en reportage dans ces mêmes États du Sud.

Le film raconte aussi ce mystère des négatifs laissés par Ernest Cole en Suède. Une banque suédoise remet ces trésors à la famille sans expliquer qui a financé le dépôt pendant près de quarante ans... Quel est votre avis sur cette situation étrange ?

Mon espoir, c'est que les journalistes feront leur propre enquête ! Ernest Cole a dû lors d'un voyage en Suède remettre ces négatifs à quelqu'un de confiance. Peut-être « Tio foto », ce groupe de dix photographes suédois qui l'ont aidé pour sa première exposition en Suède et à qui il avait confié en dépôt une partie de son travail et plus de 500 originaux. Ernest se sentait mieux dans ce pays par rapport à la dureté des Etats-Unis à l'époque. A un moment, il y laisse donc ce matériau précieux, peut-être en pensant qu'il reviendra y vivre... Au bout d'un moment, le collectif Tio Foto n'a peut-être plus les moyens de survivre et donne tout ça en dépôt à la Hasselblad Foundation. Nous avons appris avec surprise que le 7 mai dernier, la Fondation aurait

enfin remis ces tirages vintage à la famille. Mais le mystère des trois caisses métalliques découvertes dans le coffre de la banque reste entier. Même si nous avons nos suspicions.

Aperture a sorti un livre aux Etats-Unis avec une sélection de photos jamais vues auparavant. Denoël prépare le livre du film en France. Nous ne sommes qu'au début de la redécouverte de ce grand artiste qu'était Ernest Cole.

ERNEST COLE (1940 - 1990)

Né en 1940 sous le nom d'Ernest Levi Tsoloane Kole à Eersterust, Pretoria, Ernest Cole a commencé sa carrière en balayant les sols d'un studio de photographie à Johannesburg à la fin des années 50.

Il a percé dix ans plus tard, lorsqu'il a été engagé comme photographe indépendant pour le célèbre magazine noir DRUM. Ses photos font de lui une cible du gouvernement sud-africain et, devenu une « persona non grata », il quitte Johannesburg pour l'Europe en 1966. Il expédie certains de ses négatifs et ses tirages hors du pays et en laisse d'autres en sécurité chez des amis.

Après un séjour en Europe, il s'installe à New York où il travaille pour l'agence Magnum et publie son premier livre de photographies dénonçant l'apartheid, HOUSE OF BONDAGE (1967), inspiré du travail d'Henri Cartier-Bresson. Bien qu'interdit en Afrique du Sud, le livre fait date et donne à Cole sa place dans la communauté culturelle noire de l'époque. Plus tard, Cole reçoit une bourse de la Ford Fondation pour photographier la vie des Noirs dans les zones rurales du Sud et les zones urbaines du Nord des États-Unis. Pour des raisons inconnues, le livre n'a jamais été publié. À la fin des années 1970, il semble avoir abandonné la photographie et perdu le contrôle de ses archives. Il traverse des périodes où il est sans domicile fixe et meurt d'un cancer du pancréas en 1990, quelques jours après avoir vu Nelson Mandela sortir de prison. Ernest Cole, l'un des premiers photojournalistes noirs d'Afrique du Sud, a créé des images d'une force inouïe qui ont révélé au monde la vie des Noirs sous le régime de l'apartheid. Il s'agit de son oeuvre la plus connue et la plus diffusée. Quiconque connaît ce chapitre de l'histoire de l'Afrique du Sud reconnaîtra sa photo emblématique d'une femme blanche d'âge moyen assise sur le banc d'un parc portant l'avertissement « EUROPEANS ONLY. »





DERRIÈRE LA CAMÉRA

RAOUL PECK

L'œuvre complexe de Raoul Peck comprend les films L'HOMME SUR LES QUAIS (Compétition Festival de Cannes 1993) ; LUMUMBA (Quinzaine des Réalisateurs, Festival de Cannes 2000) ; QUELQUES JOURS EN AVRIL (Compétition Berlinale 2005) ; MOLOCH TROPICAL (TIFF 2009, Berlinale 2010) ou encore MEURTRE A PACOT (TIFF 2014, Berlinale 2015). En 2002, Raoul Peck a été membre du jury de Cannes. En 2001, la Human Rights Watch Association lui a décerné le prix Irene Diamond Lifetime Achievement Award pour son engagement en faveur des droits humains. En 2017, son documentaire sur l'écrivain James Baldwin, I AM NOT YOOOR NEGRO, a été nommé à l'Oscar du meilleur documentaire et a remporté le Prix du Public au Festival de Toronto et à la Berlinale. En 2018, il a remporté le BAFTA et le César du meilleur documentaire. Ce film a été co-produit avec ARTE. Son film, LE JEUNE KARL MARX, co-produit avec Agat Films, a été présenté à la Berlinale la même année. EXTERMINEZ TOUTES SES BRUTES, est une mini-série révolutionnaire en quatre parties, produite pour HBO, qui raconte une contre-narration de l'histoire euro-centrique blanche, a aussi été co-produite par ARTE. La mini-série a remporté un Peabody Award en 2022. Son dernier film, SILVER DOLLAR ROAD, a été présenté en première mondiale au Festival International du film de Toronto en 2023. Sa société Velvet Film a été créée en 1989 et opère aux États-Unis, en France et en Haïti. Tous les documentaires, longs métrages et fictions télévisées de Peck ont été produits ou coproduits par Velvet Film.

FILMOGRAPHIE

Documentaires :

1991 - LUMUMBA, la mort d'un prophète
1994 - DESOUNEN, DIALOGUE AVEC LA MORT
1994 - HAÏTI, LE SILENCE DES CHIENS
1997 - CORPS PLONGÉS
2001 - LE PROFIT ET RIEN D'AUTRE !
2013 - ASSISTANCE MORTELLE
2016 - I AM NOT YOUR NEGROS
2023 - SILVER DOLLAR ROAD

Fictions :

1988 - HAITIAN CORNER
1993 - L'HOMME SUR LES QUAIS
2000 - LUMUMBA
2005 - QUELQUES JOURS EN AVRIL
2009 - TROPICAL MOLOCH
2014 - MEURTRE A PACOT
2017 - LE JEUNE KARL MARX

Séries télévisées :

2006 - L'AFFAIRE VILLEMEN (6x60')
2008 - L'ÉCOLE DU POUVOIR (4x60')
2021 - EXTERMINEZ TOUTES CES BRUTES (4x60')

ERNEST COLE, PHOTOGRAPHE

EQUIPE TECHNIQUE

Scénario & Réalisation Raoul Peck
Producteurs Tamara Rosenberg et Raoul Peck
Productrice exécutive Laurence Lascary
Superviseuse montage Marie Pascaud
Directeur de la photographie Wolfgang Held, Moses Tau, Raoul Peck
Mixeur Stéphane Thiébaud
Musique originale Alexeï Aïgui
Documentaliste Marie-Hélène Barberis
Graphiste Laurent Kinowski